



La Fondation Marguerite Plancherel encourage le devoir de mémoire

TÉMOIGNAGE • *Fribourgeoise d'adoption, Marguerite Plancherel évoque sa terrifiante odyssee de résistante française, des sabotages aux camps nazis. La Fondation a été créée hier. «Pour que les collégiens fribourgeois sachent ce que d'autres jeunes ont fait pour la liberté du monde.»*

JACQUES BERSET / APIC

Les amis de la France à Fribourg connaissent bien Marguerite Plancherel. Fribourgeoise d'adoption et Suisse de cœur, elle sert l'amitié franco-suisse depuis plus de 50 ans. Peu de gens, par contre, savent qu'elle est une miraculée des camps nazis. Cette Alsacienne fut un jour de 1943 condamnée à mort par un tribunal militaire pour fait de résistance.

A l'occasion de la création, vendredi au Collège du Sud à Bulle, de la Fondation Marguerite Plancherel, l'alerte octogénaire a accepté de raconter sa terrifiante odyssee. Elle ne l'a pas fait volontiers. A cause des souvenirs pénibles que cette évocation remue en elle. Et pour ne pas se mettre en avant, tant d'autres ayant péri dans l'anonymat de la déportation.

M^{me} Plancherel s'est finalement laissé convaincre: pour que ne se répète pas la barbarie nazie, le devoir de mémoire est impératif. La Fondation créée le 15 mars veut encourager les collégiens fribourgeois à réaliser des travaux d'histoire sur le thème de la résistance. Libérée des camps nazis par les Alliés le 13 avril 1945, M^{me} Plancherel était jusque-là une condamnée à mort en sursis. Elle dit ainsi avoir reçu une «deuxième vie».

APIC: Résistante, vous avez reçu du général Leclerc la Légion d'honneur en 1946, puis vous recevez la croix de Commandeur à titre militaire et il y a deux ans les insignes de Grand Officier de l'Ordre national du mérite...

Marguerite Plancherel: Je n'étais qu'une résistante parmi d'autres, faisant du sabotage au quotidien. Immatriculée aux Forces françaises libres à Londres, j'ai appris après la guerre qu'on m'avait attribué le grade de lieutenant. J'ai participé à trois filières d'évasion de prisonniers de guerre, surtout avec le réseau alsacien Klébert. Les Français se sont réveillés surtout après l'appel à la résistance lancé depuis Londres par de Gaulle.

Quel métier exerçiez-vous?

– J'étais alors une jeune infirmière de 21 ans, à l'hôpital de Saverne, dans le Bas-Rhin. Nos médecins avaient été arrêtés et remplacés par des Allemands. Notre premier acte de résistance a été d'apporter des vêtements civils aux médecins et prisonniers de guerre internés au château des Rohan pour faciliter leur évasion... De petites actions comme cela, accumulées, ont grippé la machine de guerre allemande. Le soir du 18 juin, nous avons entendu à la radio l'appel du général de Gaulle. En rentrant de



Condamnée à mort en 1943, Marguerite Plancherel (avec le professeur Jean Bernard il y a deux ans à Bulle) est restée menottée durant six mois dans les geôles nazies: «Seules les détenues qui avaient la foi ou un idéal pouvaient survivre.»

ALAIN WICHT-a

l'hôpital, j'ai coupé les fils du téléphone allemand. J'ai mis sur la table de la salle à manger un bouquet de fleurs tricolores: les officiers allemands nazis ont compris.

Vous avez été arrêtée et torturée par la Gestapo, la police secrète allemande. Comment avez-vous vécu cette épreuve?

– J'ai été arrêtée le 14 juillet 1942 alors que je faisais passer un prisonnier vers la zone non occupée, qui s'est avéré par la suite être un agent infiltré. Sachant qu'on me recherchait, j'aurais pu m'évader, mais ils auraient pris mon père. J'ai été interrogée par la Gestapo de Strasbourg du 15 juillet au 5 août. J'avais appris par cœur ce que j'allais dire. Tout le monde sait ce qu'étaient les interrogatoires de la Gestapo, je n'ai pas besoin d'en dire plus. J'ai tout nié avant d'être confrontée au prisonnier qui nous avait donnés. Quand je l'avais

remis au passeur suivant, un forestier, je lui ai dit mon impression d'avoir affaire à un faux. Pour lui, il aurait fallu le descendre. J'avais alors 21 ans et je n'ai jamais tué personne. On l'a simplement conduit par un passage dans une vallée des Vosges pour éviter qu'il ne dénonce toute la filière.

La proposition de créer une fondation portant votre nom ne vous a d'abord pas enchantée...

– L'initiative vient de Gilbert Ceffa, un Genevois qui a œuvré dans la Résistance avec d'autres Suisses. Je m'y suis d'abord clairement opposée, car je ne veux pas qu'on me mette en avant. Beaucoup d'autres ont résisté contre les nazis et je n'ai fait que mon devoir. Mais je suis persuadée que la force du témoignage des vivants est importante. Ceux qui ont survécu aux camps nazis ne sont plus nombreux. A Fribourg, nous ne sommes plus que deux déportées de

la Résistance: M^{me} Charlotte de Habicht-van Berckel et moi-même.

Vous dites que témoigner est un devoir impératif de la part des survivants...

– C'est une mise en garde pour les générations futures. Mais évoquer ces moments de souffrances indicibles est comme retourner le couteau dans une plaie qui ne se referme jamais. Cette souffrance rappelle jusqu'où conduisent le racisme et le mépris de l'homme. Geneviève de Gaulle-Anthonioz, la grande résistante que nous avons enterrée le 19 février, dit que notre témoignage est une trace matérielle pour les autres. Il faut le donner à nos enfants et à nos petits-enfants, même si cela nous blesse. Il faut faire connaître aux jeunes d'aujourd'hui ce que d'autres jeunes ont fait pour la liberté du monde. Propos recueillis par JACQUES BERSET/APIC

Les buts de la Fondation

La Fondation Marguerite Plancherel, dont le siège est au Collège du Sud, à Bulle, s'adresse aux collégiens de tout le canton. Dotée d'un fonds de départ offert par deux Suisses, la Fondation utilisera ses revenus pour récompenser les travaux des étudiants fribourgeois sur le thème de la Résistance. Il s'agit non seulement de faire mémoire du passé, mais le projet veut aussi promouvoir l'éducation à la citoyenneté, à la liberté et au respect de la dignité humaine aujourd'hui. A l'adresse des jeunes, Marguerite Plancherel tient à préciser que de nombreux Suisses ont appuyé la Résistance: «Si certains Suisses étaient pour l'Allemagne, comme des Français soutenaient le régime de Vichy et la collaboration, ce n'est pas une raison pour salir le passé de la Suisse. Ma seconde patrie a fait des choses extraordinaires pour nous pendant la guerre et après la guerre, en accueillant pour les soigner de nombreux survivants des camps. Des prêtres et des pasteurs ont joué le rôle de passeurs, ont participé à des réseaux. Il faut leur rendre justice!»

APIC/BE

EXPO.02

Journées de la paysannerie fribourgeoise

MORAT • L'Union des paysans fribourgeois sera présente à Morat dans le cadre d'Expoagricole. Ces Journées de la paysannerie fribourgeoise se tiendront du 15 au 20 mai 2002 au Forum construit pour la circonstance. Un groupe de travail prépare depuis plusieurs mois un certain nombre d'animations et de démonstrations. Ces événements porteront sur la filière pédagogique de la formation paysanne, les récoltes, les animaux, les produits agricoles et autres activités. Une poya est également prévue le 18 mai, à 11 h. Un troupeau de 40 vaches Holstein noire et blanche et de race tachetée rouge défilera à travers Morat, avec tout l'environnement qui caractérise les poyas traditionnelles. VH

EN BREF

Terre des hommes en Colombie

PRÉSENTATION • Terre des hommes présentera ses activités en faveur de l'enfance en Colombie et tiendra l'assemblée générale des bénévoles du canton de Fribourg, mercredi 20 mars à 20 h 15, au café du Jura à Fribourg. Maurice Machenbaum, responsable des programmes pour l'Amérique latine, présentera sur écran les activités de Terre des hommes en Colombie. En deuxième partie, l'assemblée générale ouverte au public concernera les groupes de travail de Fribourg et des districts de la Glâne, de la Veveyse et de la Gruyère. La partie administrative donnera une idée de l'ensemble des activités organisées par les bénévoles tout au long de l'année. Ces activités servent à récolter des fonds pour le travail auprès des enfants sur le terrain, mais aussi à sensibiliser et mobiliser le public sur le thème des droits de l'enfant.

Contre le cancer

COURS • La Ligue fribourgeoise contre le cancer organise un cours destiné aux personnes ayant été touchées par la maladie. Il a pour but de réappropriser et remettre son corps en mouvement, augmenter sa souplesse et sa force, apprendre à mieux respirer. Ce cours est programmé sur dix séances tous les mardis de 16 h 45 à 17 h 45, à la halle de gymnastique des Buissonnets à Fribourg. Il débutera le 9 avril prochain. Inscription au 026 426 02 90.

Six mois menottée dans les couloirs de la mort

APIC: Dans quelle circonstance avez-vous été condamnée à mort?

Marguerite Plancherel: J'ai été amenée devant un Tribunal de guerre à Berlin. Une Cour de dix généraux allemands m'a condamnée à mort le 3 mai 1943 avec deux autres compagnons de la Résistance. La Gestapo de Strasbourg venue témoigner m'a qualifiée de «catholique fanatique» issue des milieux les plus francophiles d'Alsace. L'annonce de la condamnation a été un rude coup, mais nous sommes restés très dignes. Une gardienne SS m'a mis les menottes, car tous les condamnés à mort étaient enchaînés. Je les ai portées six mois dans la prison de Charlottbourg, jusqu'au 3 décembre 1943, date de mon transfert.

Vous rencontrez alors des prêtres allemands qui vous soutiennent...

– Un aumônier allemand, le Père Josef Riethmeister, était venu me préparer à la mort le lendemain du verdict. Ce jésuite était un homme extraordinaire, que j'ai visité en 1972, à 100 km de Berlin-Est. A la prison, il a été remplacé par un autre jésuite, le Père Mikalke. J'ai témoigné de l'attitude remarquable de ces deux religieux de-

vant le pape Paul VI à Rome. J'avais droit à recevoir la communion le jour où l'on préparait mon exécution, et après le prêtre ne devait plus venir. J'ai assisté maintes fois au départ de compagnes de cellule vers la mort, emmenées pour être fusillées ou décapitées à Plotensee. Mais l'ordre d'exécution ne venait pas pour moi, sans que je sache pourquoi. J'attendais la mort d'une heure à l'autre... A Berlin, le Père Riethmeister puis le Père Mikalke, venaient clandestinement, au risque de leur vie, m'apporter la communion tous les samedis.

Vous avez toujours conservé votre dignité dans toutes les circonstances...

– Je suis d'une nature non pas orgueilleuse, mais fière. Je ne pourrais pas vous dire la couleur des yeux des SS ni de mes gardiens, car je regardais toujours l'horizon. J'ai toujours gardé une certaine idée de la France. N'oubliez pas que je suis Alsacienne, d'un pays qui a beaucoup souffert en raison de sa situation géographique entre la France et l'Allemagne. Surtout, c'est ma foi qui était ma force. Je suis croyante et c'est cela qui m'a sauvée.

Où avez-vous été transférée après la prison de Charlottbourg?

– Après Berlin, j'ai été transférée au camp de Wiedenbrück près de Bielefeld, en passant par une vingtaine de forteresses à travers l'Allemagne: Lübeck, Anrath... Mon exécution avait été suspendue, mais pas annulée. Je devenais une condamnée à mort «Nuit et Brouillard» – NN pour «Nacht und Nebel». Les NN n'existaient plus pour le reste du monde. La vie au camp, durant l'hiver 1944/45, fut terrible: à la promiscuité dans les baraques et à la faim s'ajoutaient le froid intense, les rats, les SS et leurs chiens, l'appel debout dans la neige.

Comment avez-vous trouvé l'énergie pour résister?

– Seules les détenues qui avaient la foi, ou celles qui avaient un idéal – des croyantes, des communistes – pouvaient survivre. Dans ce creuset, les âmes étaient mises à nu. Il s'agissait, tout en subissant la condition d'esclave, de ne pas devenir soi-même esclave. André Malraux disait à ce propos: «Là, pour la première fois, l'homme a donné une leçon à l'Enfer!»

Propos recueillis par J. BERSET/APIC